

T
N
E
M
U
C
O
D

Samia Labidi

KARIM

mon frère

EX-INTEGRISTE

& TERRORISTE

Flammarion

022898238

32

Samia Labidi

Karim, mon frère
Ex-intégriste et terroriste

8

02 MON

1481

DL-15 08 1882 35842

Samia Labidi

Karim, mon frère

Ex-intégriste et terroriste

Flammarion



DL-12 09 1997 32649

ibid. I sima2

Karim, mon frère
Ex-intégriste et terroriste

Flammation, 1997
ISBN : 2-08-067462-5



À ma mère

Avant-propos

« Le paradis est sous les talons des mères. »

Le prophète Mohamed

*« Les chemins qui mènent à Dieu
sont au nombre des êtres. »*

L'imam Ali

«...»

«...»

Avant-propos

Je m'appelle Samia Labidi ; je suis tunisienne et j'appartiens à cette génération qui a pris son élan sur les terres brûlantes de la décolonisation.

Je crois en Dieu et en son prophète Mohamed. Tout comme lui, je crois à la diversité des croyances religieuses. Ce qui est différent de moi m'enrichit. Telle est ma conviction. Seul l'amour de notre prochain et de notre terre saura nous guider et faire de nous des êtres doués d'une infinie bonté. Cette affirmation peut paraître simpliste, mais en connaissez-vous de meilleures ou de plus justes ? Ceux qui cherchent par la force à imposer aux autres leurs croyances religieuses sont des usurpateurs et de dangereux individus.

À travers ce témoignage, je raconte l'histoire tragique et exemplaire de mon frère Karim. Tragique, car toute sa vie s'apparente dorénavant à une lutte quotidienne pour retrouver sa dignité d'homme et sa liberté. Exemplaire, car elle montre dans sa complexité les errements et les doutes auxquels beaucoup de jeunes gens du tiers-monde se voient aujourd'hui confrontés. Enfin, parce qu'elle ouvre le chemin de l'espoir. Comme bien d'autres, Karim fut le soldat et la victime d'un réseau dont le but est la déstabilisation des États et le diktat imposé à tous d'une seule et unique loi : celle de l'intégrisme musulman dans toute son horreur et son abjection, comme toute forme d'intégrisme.

Ce réseau international terroriste se nomme El Rissali. Son organisation se partage en deux composantes bien séparées, l'une apparente, l'autre secrète. Les chefs qui l'animent ressemblent plus à des monstres sanguinaires qu'à de véritables hommes de Dieu. Exactions, manipulation, propagande, financement d'organisations mafieuses, meurtres, telles sont leurs armes. Par leur action despotique, non seulement ils salissent l'ensemble de la communauté musulmane, mais surtout ils représentent un grave danger pour la paix dans le monde. Car leur volonté de destruction ne s'arrête pas uniquement aux pays arabes et à l'Europe, elle s'étend également à l'Europe de l'Est, à la Russie et aux États-Unis. Leur terrorisme est international ! Il est temps de dénoncer haut et fort ces meurtriers et d'engager une politique internationale commune afin d'éradiquer le mal à sa racine. La lutte contre cette voyoucratie tentaculaire repose avant tout sur une prise de conscience des populations musulmanes pacifistes. Seul un mouvement de masse des amoureux de la paix au sein même de la communauté musulmane saura l'anéantir. Frères, croyants, athées, réveillez-vous et unissez-vous !

Ce livre est un témoignage à l'intention de tous ceux qui seraient tentés de suivre cette route macabre. Un témoignage pour éviter le pire. C'est également un appel à tous les gouvernements : le malheur rampe à nos portes, comme une vermine aux mille et un visages.

Je rends ici hommage à Karim et à son courage, qui a décidé au péril de sa vie de me transmettre sa confession afin que je puisse vous la livrer dans ses moindres détails, avec toute la franchise d'un cœur blessé qui refuse de renoncer. Je rends hommage également à mes parents, sans le récit desquels ce livre n'aurait pu être écrit.

La première partie de cet ouvrage décrit l'enfance de Karim dans notre chère ville de Tunis, sa fragilité, son

isolement, ses interrogations, et les mécanismes qui l'ont conduit à adhérer aux théories intégristes, malgré ses quelques doutes quant à l'honnêteté de ces soi-disant savants religieux. Elle montre aussi notre famille, ses hésitations, ses bonheurs, ses déchirements. Elle relate l'éclatement de celle-ci, l'entrée de Karim dans le réseau El Rissali, ses nombreux voyages entre l'Iran et l'Occident, la découverte de l'enfer, d'un monde aux multiples ramifications. Enfin, ses désillusions, sa prise de conscience, sa fuite perpétuelle pour échapper à la mort, sa renaissance, son nouveau combat.

Afin de bien comprendre la civilisation musulmane, il convient de distinguer les musulmans intègres des intégristes et des terroristes. Les premiers sont d'humbles croyants, charitables et généreux, qui ne détournent pas les textes sacrés à des fins politiques. Les seconds n'envisagent pas la vie en dehors de la religion et sont manipulés parfois à leur insu par les terroristes. Je voudrais aussi insister sur le rôle primordial des femmes dans la lutte contre l'intégrisme terroriste, comme en Algérie. Partout, dans les quartiers, les villes, les villages, les associations, elles s'organisent, œuvrent pour la paix, et périssent parfois dans une totale indifférence. Ces femmes constituent sans doute le plus solide levier pour mettre fin à la guerre. Oui à la paix entre les peuples. Que tous les chefs d'État se souviennent de la parole de l'imam Ali : « Respecte l'être humain, car s'il n'est pas ton frère dans la religion, il est ton frère dans l'humanité. »

I

Les racines du destin

Lorsque mon frère Karim vint au monde, j'entrais dans ma troisième année. C'était le 4 août 1966. Ce jour-là, la chaleur faisait rage à Tunis, dans les ruelles du quartier de la Médina où nous habitions, comme un présage à la fois plein d'espoir, mais aussi de craintes. Bientôt le soir arriva, la clameur des souks, des échoppes d'épices et des enfants jouant se dissipa peu à peu. La nuit pointa au-dessus des mosquées et des maisons blanchies à la chaux, tandis que tout là-haut un océan d'étoiles cristallines inondait le ciel. Tout comme Karim, j'ai toujours chéri la splendeur des ciels d'été. Tous les deux, pendant que nos parents dormaient, nous aimions perdre notre regard dans ce bain de lumière, comme le nomade étanche sa soif à la fontaine de l'oasis, et rêver que nous étions des aventuriers à la recherche du secret de la vie.

Le prénom de mon frère fut choisi par le mari de ma tante, Aroussi Benour. En prenant l'enfant dans ses bras, il dit à ma mère, Ouassila :

— J'ai rêvé que tu allais mettre au monde un enfant que tu nommerais Mohamed Karim.

Les rêves et la prémonition ont toujours tenu une place considérable dans notre famille. Notre enfance fut bercée

par la parole des contes millénaires, par les légendes, les remèdes de vieille femme, l'interprétation des signes. Mais à présent je vois l'avenir avec une certaine confusion. Je ne suis plus la petite Samia rêveuse, je n'ai plus cette légèreté d'esprit propre à l'enfance, cette joie invincible, je sais seulement qu'il me faut coûte que coûte achever le récit que j'entreprends aujourd'hui, malgré toutes les conséquences fâcheuses que cela peut entraîner pour Karim et pour ma famille ! Au fond, peu importe de mourir si finalement la paix et l'amour finissent par triompher. Par cette confession de Karim livrée par ma main, qui tisse notre destin sur ces pages, la rémission nous sera-t-elle accordée ? Nous devons y croire pour nous donner les chances de jours meilleurs.

Nous vivions tous alors dans la maison de ma grand-mère maternelle, Omi Zohra, qui était d'origine marocaine. Comme beaucoup d'autres femmes, la mère d'Omi Zohra avait été enlevée de son pays natal pour être placée dans une riche famille de Tunis. Cette pratique était alors très courante. Ainsi la mère d'Omi Zohra devint la cuisinière du bey, connut les fastes du Palais, les cérémonies luxuriantes, le tourbillon des réceptions diplomatiques, et sa cuisine combla de bonheur tous ceux qui partagèrent la table du bey. Elle ne recouvra son entière liberté que sous le protectorat français¹. Omi Zohra nous raconta souvent ses souvenirs d'enfance, dignes d'un conte des *Mille et Une Nuits*. La maison de ma grand-mère était une large bâtisse dans le pur style du vieux quartier de la Médina, située à proximité de Bab el Assal, qui signifie la porte du miel. Les pièces, hautes et décorées dans un esprit traditionnel, formaient un carré autour d'une cour ouverte où le soleil se déversait en créant, selon son inclinaison et l'heure du jour, un jeu d'ombres mouvantes. Aux deux angles opposés de la cour, il y avait un puits, au milieu, un oranger. Une vigne

ardente courait sur le mur du fond. Près de l'entrée, un pied de jasmin ajoutait à l'atmosphère surchauffée une touche de fraîcheur parfumée les jours de printemps. La maison comptait cinq chambres. Sans que je puisse en expliquer la raison, je couchais dans celle réservée à mes frères. Cette exception à la règle ne faisait cependant pas de moi une personne privilégiée. Si, souvent, j'examinais le chahut de mes frères d'un œil réprobateur, j'y prenais parfois part avec une grande joie. Karim, lui, restait la plupart du temps à l'écart de nos jeux, le regard perdu on ne savait où...

D'après les recherches de Karim dans les livres d'histoire, l'origine du nom de notre famille, Labidi, prend sa source au Moyen-Orient, en Arabie saoudite, à l'époque de la naissance du prophète Mohamed vers l'an 570, quelque temps avant le début de l'ère musulmane². Ali, cousin de Mohamed, prit pour épouse Fatima³, la fille du Prophète. Ils eurent deux fils. Le premier portait le nom d'Hassan et le second d'Houssein⁴. Notre famille serait en partie issue d'Oubeide Allah El Mehdi, lui-même descendant d'Houssein.

Persécuté, Oubeide Allah El Mehdi se réfugia en Syrie où régnait la dynastie des Abbassides⁵. Le nom même d'El Mehdi était celui du douzième imam, qui disparut dans un souterrain en 878, et dont le retour parmi les hommes annoncera, d'après les textes, une nouvelle ère, comme je l'expliquerai par la suite... Oubeide Allah El Mehdi prétendit être le fameux imam caché et prit alors son nom. Fort de ce charisme, il forma des partisans chez les Berbères d'Afrique du Nord. Lorsque sa position fut renforcée, il gagna le sud de l'Algérie avant d'atteindre ensuite le Sud tunisien, puis fonda la ville de Mahdia et l'État oubeidite, fatimide et ismaïlite, principal berceau du chiisme. Sa descendance continua d'étendre cet empire du Maroc jusqu'à l'Égypte, empire qui fut renversé au Caire par Saladin⁶.

Cette brève page d'histoire tend à faire apparaître la probable origine religieuse de notre famille. Elle explique aussi combien le poids de l'Histoire a pu peser sur l'esprit de Karim, combien celle-ci constitua le terreau de sa quête d'identité, de son désir d'absolu. Sa volonté de fouiller le passé jette une lumière étrange sur les visions tourmentées qui l'envahissaient parfois dans sa tendre enfance... La croyance est la meilleure amie des rêves. Et le rêve continu, c'est ce que nous devons rechercher. Mais, surtout, cette introduction à l'histoire de la civilisation musulmane permet de mieux comprendre les antagonismes qui aujourd'hui la composent.

La suite de ce témoignage serait en effet moins claire sans quelques précisions sur les fondements de notre religion. Comme chaque récit qui traite de la création des mythes, l'histoire du prophète Mohamed et de ses successeurs ressemble à un grand roman d'aventures dans lequel se trouvent enfouies les réponses aux mystères que tente de percer ce livre...

Mohamed est le dernier prophète après le Christ. Il naquit en 570 ou 571. Originaire de la grande famille mequoise des Hâchim, très tôt orphelin, il fut adopté par son grand-père, puis par son oncle paternel, Abû Tâlib, le père d'Ali. La famille se divisait en deux branches, l'une était riche, l'autre pauvre. Mohamed épousa une veuve, Khadija, commerçante fortunée qui organisait des caravanes jusqu'en Syrie. De cette union naquirent quatre filles, dont Fatima, future épouse d'Ali.

Durant la première partie de son existence, Mohamed mena une vie paisible, proche de la terre, préférant le silence et la contemplation à la compagnie frénétique des hommes. Déjà il commençait à ressentir les prémices de ce qui allait devenir la révélation de Dieu. Mohamed en parla à sa femme, Khadidja. Celle-ci rendit visite à Ouraka Ibn Naoufel, mystique chrétien qui vivait retiré dans le désert

de La Mecque, pour lui raconter les visions de son mari. L'ermite en fut très ému, comprenant que le destin de Mohamed serait semblable à celui de Moïse et de Jésus. Alors il dit à Khadija : « Je suis maintenant un vieil homme, mais comme j'aimerais être encore de ce monde lorsque ton mari aura reçu la grande révélation pour le soutenir et œuvrer à ses côtés quand il lui faudra descendre parmi les hommes. »

Comme la plupart des êtres voués à la prophétie et à une vie merveilleuse, il semble que tout l'esprit de Mohamed fut pénétré par des forces contraires, attiré autant par les gouffres austères que par la beauté des paysages. Il y a chez les personnes d'exception comme un fluide magnétique qui leur permet de transpercer le corps même de la matière pour découvrir d'un seul coup la beauté et la laideur, la souffrance et le bonheur. Ils vont vers la Vérité en marchant sur un chemin de braises, sans jamais renoncer devant la peur. Lors de ces quêtes spirituelles, Mohamed s'exilait dans une caverne (*hirâ*), non loin de La Mecque, où il pratiquait la méditation. On imagine aisément combien son cœur devait alors s'émouvoir de la brutalité des hommes, combien son âme devait revivre le chaos de l'univers. Méditer est semblable à un enfantement. C'est ainsi qu'il reçut sa première révélation vers l'âge de quarante ans ; il vit l'archange Gabriel. Celui-ci lui confia les paroles de Dieu, qui plus tard devinrent le Coran ⁷. Mohamed alla ensuite parmi les hommes répandre le miracle de sa révélation. Il rencontra alors les premiers obstacles. L'enseignement de Mohamed, fondé sur la foi en un Dieu unique, menaçait l'ordre économique de La Mecque, cité païenne qui tirait profit des pèlerins venant visiter le sanctuaire de la Pierre noire sur laquelle Abraham aurait posé sa tête. Mohamed condamnait cette vénération. Aussi fut-il pourchassé par les soldats de la puissance cupide et obligé de fuir à Yathrib,

oasis située à trois cent cinquante kilomètres au nord-ouest de La Mecque.

Cette oasis était habitée par deux tribus rivales, les Aws et les Khazradj, ainsi que par trois tribus juives. Un terrible conflit les avait divisées, entraînant une discorde sans fin. Mohamed se sentit peiné devant ce spectacle. Il comprit que ces peuplades pourraient servir la cause de Dieu s'il parvenait à les rassembler dans un esprit d'harmonie et d'équité. Il s'efforça de leur parler avec la splendeur des mots de Dieu, et parvint à mettre fin à leur conflit⁸. Cette oasis fut ensuite nommée Médine⁹.

En rétablissant la paix entre ces tribus, Mohamed réalisa son destin de prêcheur. Cependant, la diversité des comportements humains, enclins au désordre et à la guerre, lui fit prendre conscience des limites de son action de prophète. Il lui fallait utiliser les mêmes armes que ses détracteurs. Ainsi, il devint un homme politique, un législateur, et plus tard un chef militaire. Dans sa passion d'un Dieu unique et libérateur des contradictions humaines, il tenta d'unifier les chrétiens, les juifs et les musulmans. Ce vœu d'universalité et d'amour absolu échoua. On peut sans doute le regretter.

En 630, l'armée musulmane, composée de Mohamed et de ses partisans, parvint à occuper La Mecque, et les derniers opposants se rallièrent à l'islam. Mohamed pénétra dans le sanctuaire, renversa les statues des divinités païennes, puis ordonna une amnistie générale. La nouvelle législation religieuse de Mohamed remplaça définitivement l'ordre tribal et le paganisme fut mis hors la loi. Mohamed retourna alors à Médine où il mourut en 632.

Dans les dernières heures qui précédèrent sa mort, la discorde entre les croyants commença à s'intensifier. Face à la montée de ces désordres, le Prophète choisit de ne pas désigner de successeur, laissant le destin jouer son rôle d'arbitre. Après son décès, plusieurs califes se succédèrent,

détenteurs tout à la fois du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel. Le premier fut Abû Bakr (632-634), qui appartenait à une famille de Médine. Le deuxième s'appelait Umar (634-644), le troisième Uthmân (644-656), dont l'arrivée au pouvoir entraîna le retour de la branche riche de la famille de Mohamed. Uthmân périt en 656, assassiné, et Ali fut proclamé quatrième calife. Aïcha, la dernière femme de Mohamed, accusa Ali d'être à l'origine de ce meurtre. La guerre éclata, consacrant la rivalité entre les sunnites et les chiites, courants religieux sur lesquels je reviendrai plus loin. La lutte entre les croyants pour accéder au sommet du pouvoir fut aussi, malheureusement, la première victoire de l'ambition politique mercantile, la mère de nos malheurs. Aujourd'hui encore le mal reste identique.

La période de guerre qui suivit le califat d'Ali marqua également l'entrée des femmes sur le devant de la scène. Avant la révélation de Mohamed, celles-ci étaient traitées comme des esclaves. Parfois même on enterrait vivants les nouveau-nés de sexe féminin. À la fin de sa vie, Mohamed œuvra pour que les femmes deviennent les égales des hommes. C'était son souhait le plus cher, ce qui d'ailleurs attisa la haine de ses rivaux. Au cours des siècles suivants, les femmes ont été peu à peu reléguées à un rôle subalterne, perdant le terrain acquis sous le califat d'Ali. Mais cela est bel et bien fini ! À présent je m'adresse à vous, Messieurs les tyrans intégristes, souvenez-vous des dernières paroles du Prophète à ses disciples prononcées sur son lit de mort : « Prenez soin des femmes ! » Vous avez oublié l'essentiel, vous avez oublié les fondements de notre religion, vous avez oublié que l'histoire est un mouvement perpétuel, et que la voici de nouveau en marche. Aujourd'hui le combat des femmes contre votre dictature n'est rien d'autre que la concrétisation de la volonté du Prophète. Les femmes se sont réveillées, elles ont renoué avec la vraie tradition de l'islam, qui veut l'égalité parfaite entre les sexes tout en

respectant la nature de chacun. Par leur combat qui n'aura de fin que lorsque vous aurez été anéantis, elles accomplissent le projet du Grand Créateur ! Notre détermination est inflexible, votre torture n'y pourra rien changer, car les femmes croyantes et les femmes athées se sont unies contre vous, dans un pacte de générosité sans précédent.

Comme je l'ai dit plus haut, l'opposition dans le choix des califes engendra deux courants de pensée, le sunnisme et le chiisme. Leurs divergences dans l'interprétation de la religion expliquent la complexité de la civilisation musulmane actuelle. Elles expliquent également comment sont survenus les dérives et les extrémismes, jusqu'à la création du réseau El Rissali que j'entends dénoncer dans cet ouvrage, avec mon frère Karim qui fut membre de ce réseau dirigé par des monstres sanguinaires. Il s'agit ni plus ni moins d'un réseau intégriste et terroriste international, qui n'a d'autre but que d'imposer sa vision extrémiste de la religion musulmane chiite. Tout au long de ce récit, vous découvrirez peu à peu les arcanes et les multiples niveaux de sa toile d'araignée. Mais qui sont les chiites et les sunnites ? L'origine de leur différend est sans doute plus politique que religieuse. Ceux qui formèrent plus tard le sunnisme estimaient que le pouvoir religieux, après la mort de Mohamed, devait être exercé par des membres extérieurs à la famille du Prophète. Ce qui prime à leurs yeux, c'est l'interprétation du comportement du Prophète. Ces récits donnèrent naissance à des textes que l'on nomme la *Sunna*¹⁰. À l'inverse, les chiites voient en Ali et ses descendants les seuls élus capables de perpétuer la parole du Prophète. Ils nient les trois premiers califes et vouent à Ali et Mohamed une adoration sans limites. Ainsi s'imposa l'idée d'une seule lignée d'imams légitimes, tous descendants de l'union entre Fatima et Ali, constituant les chefs authentiques de la communauté musulmane. Pour les chiites, la mission

prophétique de Mohamed se prolonge indiscutablement dans l'imamat. La théorie de l'imamat repose sur l'idée qu'il existe un sens caché au-delà des apparences. Bien qu'il faille déplorer l'émergence d'une tendance extrémiste chez certains chiites, il n'en demeure pas moins que cette doctrine développe une philosophie et une mystique fort intéressantes, parfois proche de l'alchimie. Elle cultive un rapport de l'homme à l'univers très ouvert. Par exemple, elle prévoit des mariages comme des contrats à durée déterminée. Ainsi, ses adeptes peuvent-ils se marier pour une journée ou pour une heure, pratique qui permet par exemple aux épouses de ne pas être liées à vie à des soldats morts au front. Cette conception de l'amour, avouons-le, témoigne de son avant-gardisme. Il faut souligner aussi que, dans certains pays comme l'Iran, elle a été parfois détournée de ses intentions originelles par des religieux peu scrupuleux qui, de cette manière, légitiment les viols.

Le chiisme se partage lui-même en plusieurs courants. Le plus répandu, celui des duodécimains, reconnaît l'existence de douze imams¹¹ descendants d'Houssein, le fils d'Ali. Cette tendance domine en Iran, bastion du terrorisme. Le douzième imam, El Mehdi, que j'ai déjà évoqué plus haut et plus connu sous le nom de l'« imam caché », a disparu dans un souterrain à Samarra en Iraq, sans jamais en sortir. Il est censé revenir sur terre pour sauver l'humanité. C'est sur ce principe de l'imam infaillible bientôt de retour que les dirigeants du réseau El Rissali appuient leur stratégie d'invasion de la planète !

Dans leur plan de déstabilisation, tout est conçu pour préparer sa venue victorieuse et souveraine. Qui sera le prochain El Mehdi ? Comment et à quel moment surgira-t-il ? Quels seront son visage et la force de son pouvoir ? Des noms sont-ils déjà négociés en haut lieu ? Dans les instances dirigeantes, quelles sont les batailles qui opposent les futurs prétendants au nouveau règne ? Des textes sacrés

recelant le secret de l'humanité, nous voici tombés en pleine science-fiction, à ceci près qu'il s'agit de la réalité ! D'une réalité dont nous avons du mal à saisir l'irréversible avènement sur nos terres déjà en proie au doute.

Je ne peux qu'éprouver un sentiment de trouble lorsque reviennent à mon souvenir les terribles visions dont mon frère Karim prétendait être le théâtre. L'année de ses sept ans, il fut pour la première fois « visité » par un personnage qui lui prodigua des conseils et lui assura qu'il allait dorénavant le protéger. Karim affirma que ce personnage répondait au nom de saint Sidi Labidi¹². La surprise me glaça le sang. Qui était ce saint portant le même nom que nous ? S'agissait-il d'un pur hasard, d'une plaisanterie de mon frère ? Que l'on soit croyant ou pas, certains phénomènes de l'esprit ne peuvent laisser indifférent. Je fus d'autant plus étonnée d'apprendre par la suite qu'il existe une deuxième hypothèse relative à l'origine religieuse de notre nom et que celle-ci vient précisément de ce saint. Ce n'était donc pas une invention de Karim ! Cette révélation me parvint en fouillant le passé de mon père, dont le grand-père, Belaid, avait vécu jusqu'à sa mort auprès du mausolée abritant son ancêtre... appelé saint Sidi Labidi ! Ce mausolée est situé à Jendouba, au nord-ouest de la Tunisie, là où naquirent Belaid, son fils Alia, et mon père. D'après son arbre généalogique, saint Sidi Labidi descend du seigneur Idris le Grand, fondateur de la dynastie alaouite des Idrissides¹³, à la fin du VIII^e siècle au Maroc.

Idris le Grand, sunnite, est lui-même issu d'Hassan, fils d'Ali. Au X^e siècle, lors de la chute de la dynastie des Idrissides, saint Sidi Labidi quitte le Maroc pour gagner l'Est algérien, qui correspond aujourd'hui à l'ouest de la Tunisie. Là, il épouse une des descendantes d'Oubeide Allah El Mehdi dont j'ai relaté la vie précédemment et qui descend d'Houssein. Pour les croyants que nous sommes, cette

alliance est remarquable, car elle réunit la descendance des deux fils d'Ali. De même, elle fait fusionner le sunnisme et le chiisme, l'apparent et le caché : dans l'histoire des personnalités religieuses de l'islam, la femme représente le sens caché ; et l'homme, le sens apparent.

L'épouse de saint Sidi Labidi appartenait à sa propre famille. Depuis lors, cette tradition fut scrupuleusement respectée par ses descendants. Alia, le fils de Belaid, fut le dernier à la perpétuer.

Parfois je me laisse aller à imaginer la vie de Belaid, cette vie pure, rudimentaire, vouée à la prière, à l'amour de son pays, à la passion des montagnes verdoyantes, des forêts, du gibier sauvage, les yeux rivés sur l'ombre religieuse d'une branche, au silence des pierres. J'imagine son cœur qui s'en est allé tranquillement, après des années de solitude extasiée, pour rejoindre les chemins de la Voie céleste. À présent, il est pour vous sans doute plus facile de comprendre à quel point les visions de Karim sont pour moi une source de mystères. Doit-on croire que l'âme de saint Sidi Labidi est venue se fondre dans la sienne ? Alors qu'ici ou là retentit le tonnerre fracassant des bombes terroristes, reviendra-t-il à nouveau sur les pas de mon frère pour faire de lui un messager de la paix ?

Partout la guerre nous menace, qu'elle soit religieuse ou économique, partout aussi j'entends le doux ruissellement d'une eau bienfaitrice qui vient en chantant depuis les montagnes. Les éléments vacillent, mais le courage ne rompt pas. Et demeure la joie que nous pouvons conquérir à chaque instant. Nul ne peut nous en empêcher.

Mon père a toujours été d'une extrême discrétion sur sa famille et ses origines. Il n'aimait pas en parler. Ou bien avait-il décidé, pour des raisons que j'ignore, d'effacer le passé de sa mémoire ? Il est vrai que sa vie commença tragiquement : son propre père mourut le jour de sa

naissance, le 28 mars 1928, comme un mauvais signe du destin. Quelques années plus tard, sa mère rendit son dernier souffle, le laissant orphelin. Il fut alors élevé par son oncle. Mes grands-parents avaient été de riches propriétaires terriens. L'ensemble du patrimoine fut récupéré par son oncle adoptif, le doyen de la famille, comme le voulait la coutume de l'époque. Mon père était illettré et en souffrait. Sous le protectorat français, l'éducation était réservée à une élite très restreinte.

La vie campagnarde lui déplaisait-elle ? Toujours est-il qu'un jour il décida, accompagné de ses trois frères, de quitter sa ville natale pour aller habiter Tunis. Les lumières de la capitale les avaient ensorcelés ; ils choisirent donc l'inconnu, risquant les hasards de l'aventure au lieu de mener une vie rustique mais honorable où mon père aurait conservé son titre de « maître ». À Tunis, ils furent accueillis par une famille d'origine turque comme *kamessa* (hommes à tout faire). Le patriarche, Houssein Jouahri, qui les avait adoptés, leur enseigna la fabrication du textile. Le premier des frères de mon père, Mongi, qui était le plus proche d'Houssein et lui vouait une grande admiration, ne rechignait jamais à la tâche. Le deuxième, Abdallah, ne brillait par aucune qualité particulière, il n'était pas méchant, s'exprimait peu, regardant le plus souvent le bout de ses chaussures avec un détachement presque animal. Lorsqu'il ouvrait la bouche, c'était pour demander à manger ou à boire. Son effacement était-il une ruse ? Une astuce pour éviter d'avoir à se prononcer, pour éviter d'être pris à partie ? Le troisième, Mohamed, s'engagea dans la résistance et mourut pendant la guerre d'Indépendance. Le quatrième, Amor, c'est mon père, le seul des frères encore en vie.

Il m'est difficile de parler de mon père. Bien que j'éprouve pour lui une grande affection et un profond respect, certains traits de son caractère me sont aujourd'hui

encore insupportables. Sa faiblesse a contribué à l'isolement dans lequel Karim, enfant, s'est enrhumé. À l'âge de vingt ans, Amor était un être têtu, indiscipliné, donnant beaucoup de peine à son père adoptif. De la peine, mais aussi du fil à retordre ! Il partait la nuit dans les rues de Tunis, et menait une vie de patachon. Sans doute rejoignait-il quelque arrière-salle obscure de tripot. Il fumait et buvait modérément, ce qui était tout de même contraire à la religion. Physiquement, Amor avait de la prestance. Mais celle-ci servait plus à séduire les faibles qu'à asseoir sa personnalité et son autorité. De l'autorité, en effet, il en avait peu, excepté lorsque certaines personnes malintentionnées le manipulaient pour le transformer en époux tyrannique... Svelte, sa démarche ressemblait à celle d'un chat. Ce n'était pas par coquetterie, mais pour mieux glisser le long des murs et des visages sans jamais éveiller les soupçons. En somme, tout ce qu'il y avait de gracieux dans sa physionomie, la minceur de ses joues, la ligne délicate de ses lèvres, ses doigts élégants, contrastait avec la faiblesse de son caractère. Je suis persuadée que, chez la plupart des individus, la forme du corps détermine presque chaque fois les bases du caractère. Les gens ronds sont calmes et affables, les secs plutôt nerveux, volontaires, etc. Dans le cas de mon père, c'était bien tout le contraire : il avait un corps de prince, sans le prestige d'une personnalité remarquable.

À la maison de Médina de ma grand-mère Omi Zohra, je revois mon père, vêtu de la *jebba*, l'habit traditionnel, allongé sur la « peau de mouton ¹⁴ » au milieu de la cour, fumant le narguilé (*chicha*), attisant le brasero (*kenoun* ¹⁵) et s'appêtant à boire le thé. Le soleil montait vers midi de tout son jus orangé, donnant aux murs un aspect roussi, comme si ceux-ci attendaient depuis de longs mois la fraîcheur d'une pluie providentielle. La matinée n'en finissait pas, telle une interminable marche dans le désert du Sahara. Les pas des hommes dans les rues voisines étaient

sourds, lents, hypnotiques. Assis, mon père balançait son buste tranquillement, aussi insouciant qu'une pierre, aussi lointain que les premiers grondements de l'orage au fond de l'horizon. C'est bien cette image qui revient à ma mémoire quand je pense à lui au temps de ma tendre enfance, image symptomatique d'un père qui avait délaissé ses responsabilités pour jouir égoïstement du temps qui passe.

Quant à ma mère, Ouassila, je l'admire. En parlant de mon amour pour elle avec toute la liberté que me permet ce récit élaboré dans le calme de ma chambre, je risque fort de blesser mon père. Aussi, cher papa, ne prends pas ombrage de mes mots ; il te faut, comme tous ceux que la vie n'a pas épargnés, descendre au fond de ton cœur, et, sans regrets ni tourments, regarder ce que fut ton existence. Alors tu entendras l'âme qui gît en toi et que tu as toujours refusé de reconnaître, sans doute parce que, lorsque tu étais enfant, tu as quitté ton village et ta maison prématurément, laissant loin de ton souvenir tes racines et les tiens. Rien n'est perdu dès lors que tu auras entrepris ce voyage intérieur.

Pour appréhender la bonté et le courage de ma mère, Ouassila, je me dois avant tout de parler de ma grand-mère maternelle, Omi Zohra, car toutes les deux sont de la même trempe. Je veux dire qu'au-delà des liens du sang elles se ressemblent plus par l'esprit que par l'aspect. L'esprit est un philtre secret et imprévisible qui parfois se perpétue dans la descendance, parfois aussi reste suspendu dans les airs pendant plusieurs générations avant de retrouver le chemin d'un corps. Omi Zohra me faisait penser à un monument qui aurait assisté aux multiples péripéties des siècles, des plus infimes gestes aux paroles les plus légendaires. Cette impression peut paraître curieuse. Vous-même avez peut-être ressenti chez des grands-parents

cette dimension magique et intemporelle faisant d'eux des personnes illustres et plus que respectables. D'ailleurs Omi Zohra s'exprimait souvent dans un langage imagé, mêlant la tradition à la métaphore, le tout auréolé de visions extralucides. Elle sentait les choses plus qu'elle ne savait les définir. Il suffisait qu'elle observe quelques instants les murs d'une maison pour connaître aussitôt l'histoire des gens qui l'avaient habitée autrefois. Son regard était chaud et affectueux lorsqu'il s'agissait d'écouter les enfants, vif et perçant quand elle s'apprêtait à donner son avis, portant toujours au loin, vers ce point de fuite où les destins se rejoignent. Elle était de petite taille, mais on ne le remarquait jamais. Au milieu de son visage doux et rond, ses yeux étaient comme deux anges qui lisaient en vous ce que vous vouliez cacher. Elle ne quittait jamais ses tenues vestimentaires traditionnelles.

D'origine marocaine, Omi Zohra, née en 1910, était issue d'une famille noble hassanite de la ville de Fès : les Gharbi. Après son premier divorce, elle se remaria et mit au monde deux filles, Manoubia et Salha. Puis elle divorça une seconde fois et épousa mon grand-père, Baba Hassen, né en 1903. De cette union naquirent Laarbi, un garçon, et Ouassila, ma mère. Mon grand-père était un homme simple qui aimait les plaisirs de la terre, comme on aime admirer les étoiles la nuit en fumant le narguilé. Je ne l'ai jamais vu se mettre en colère et son sourire était toujours entier. Ce qui importait pour lui, c'était de profiter de la vie sans jamais se soucier du lendemain. Ce qui est pris est pris. Pourquoi craindre les malheurs que réserve l'avenir alors que chaque minute qui passe est une source de bonheur ? Lorsqu'il marchait, son corps, sec comme une liane tressée, se déplaçait avec une fluidité remarquable, évitant les obstacles presque par enchantement, atteignant son but aussi naturellement que la course d'un ruisseau rejoint le fleuve. On eût dit un aveugle qui aurait été conduit par la main

d'un ange. Si mon père jouissait des plaisirs de la vie autant que mon grand-père, il n'avait cependant pas la capacité d'écouter de ce dernier. En cela ils s'opposaient. Mon grand-père aimait les beautés et les douceurs de l'existence, mais savait également respecter son prochain. Pour lui, l'univers formait un grand tout, les personnes ne pouvaient être dissociées de la vie, les plaisirs des lieux où ils se révélaient. Telle était sa philosophie.

Ma mère était d'origine juive orthodoxe par son père, Baba Hassen, dont les ancêtres, les Ben Amor Hanafi, vécurent en Turquie dans la ville d'Izmir, puis se convertirent à l'islam avant de venir s'installer à Tunis sous l'Empire ottoman, en tant que conseillers financiers du bey. Le patronyme Hanafi fut ajouté lors de leur conversion à l'islam. Au dire de mon grand-père, sa famille remonterait à Aaron, le frère de Moïse.

Malgré leurs origines étrangères, mes grands-parents se sont toujours sentis, dans leur chair et leur esprit, des Tunisiens à part entière. Cela doit servir d'exemple à tous ceux qui s'égarerent dans le racisme. Je veux moi aussi que mon rêve devienne réalité, je crois à la toute-puissance de la terre sur laquelle nous vivons. C'est elle qui nous fabrique et nous conçoit plus que ne le fait notre propre culture. C'est le trait d'union entre les hommes et les femmes. La culture représente peu sans le respect et la compréhension des lieux où elle prend vie. Mes grands-parents se sont parfaitement intégrés à leur pays d'accueil car ils éprouvaient de l'amour pour ce pays. L'amour d'un pays, d'une ville, d'un village, d'un quartier ne se résume pas à vivre uniquement en parfaite entente avec son voisin, il exige de notre part un dévouement, un sens des responsabilités, un don de soi. En retour, la terre nous apprend qui nous sommes et ce pour quoi nous voulons vivre. Ainsi, les Arabes qui ont décidé de s'installer en Afrique du Nord sont-ils aujourd'hui berbères et maghrébins quand bien même ils ont conservé leur

langue maternelle. Arabes, Turcs, Romains, Phéniciens ou même Français, vivant ici depuis des générations, sont aujourd'hui des Berbères et des Maghrébins sans l'ombre d'un doute. L'Africain qui vivra plusieurs siècles en Europe finira par devenir un Européen. Par conséquent, je prétends que les habitants du Maghreb, de la Libye à la Mauritanie, ne sont pas des Arabes. Ce sont des Berbères, quelles que soient leurs origines, leur couleur, leur race, leur langue, leur religion ou leur doctrine, pour la simple raison qu'ils vivent depuis des siècles sur une terre berbère, une terre berbère indépendante et fière. La période phénicienne ou romaine qui dura bien plus longtemps que la période arabe ne fait pourtant pas de nous des Phéniciens ou des Romains, pas plus que notre engagement dans l'islam ne fait de nous des Arabes. Il ne s'agit pas d'un rejet de nos racines ni de la culture de nos ancêtres, mais plutôt de la recherche d'une identité qui va au-delà du simple droit du sol, qui prend en compte à la fois la réalité du passé, celle du présent, et le projet de société que nous voulons. Notre devoir, c'est l'appréhension de la vie dans sa globalité et non le développement exagéré des particularités.

Ma mère, Ouassila Ben Amor Hanafi, avait hérité de la même puissance de caractère que ma grand-mère Omi Zohra. Ouassila est née le 6 mai 1938. Sous le protectorat français, elle fit ses études dans une école religieuse, chez les Pères blancs, dont la qualité de l'enseignement n'est plus à prouver. Là, elle apprit entre autres la couture et la broderie, selon la tradition de l'époque. Du reste, en matière de broderie, ma mère est une experte. Elle a réalisé de véritables œuvres d'art qui ont fait sa réputation dans toute la ville. C'était pour elle avant tout un moyen de gagner de l'argent, mon père étant sans travail à ce moment-là. Bien qu'épuisante, cette occupation lui procurait une grande sérénité tant elle pouvait ainsi échapper à la dure réalité de

la vie quotidienne. C'était son travail, mais aussi sa passion, une façon de se recueillir à travers un labeur qui exigeait autant d'adresse que d'application. Combien de fois n'ai-je pas observé ses mains de fée s'amouracher de son ouvrage ? Son visage alors se penchait avec une concentration infinie, comme s'il s'agissait de préparer l'apparat d'un roi pour une noce mirifique. Son silence était sacré devant la tâche, la ligne de son cou dessinait une légère inclinaison, marquant la souffrance mais aussi la patience. Plus rien n'avait d'importance, sinon la finesse du geste, la précision de l'aiguille. Les heures passaient inexorablement sans qu'elle y prenne garde. Pendant ce temps-là, mon père errait dans les ruelles de Tunis à la recherche de je ne sais quelle aventure !

Que faisait-il ? Que voulait-il ? Pensait-il à l'avenir ? Dans les premières années de sa vie de couple, le travail n'était pas son fort. C'est vrai que son illettrisme devait constituer un handicap de taille. Mais qu'a-t-il fait afin de changer les choses ? Ces premières années de vie commune furent difficiles pour ma mère, celles qui suivirent lorsque arriva dans notre famille un personnage aux yeux noirs le furent davantage... À vrai dire, ces années-là furent un enfer. Harcèlement inspiré par le vice, lavage de cerveau, suspicion permanente. Mon père n'en était pas le responsable, seulement un des rouages ; il ne s'en rendait même pas compte, ce qui était d'autant plus dramatique. Sais-tu aujourd'hui combien tu as manqué de discernement, combien la faiblesse de ton caractère aura favorisé l'éclatement de notre famille ? Si parfois il y eut des moments de joie, ils étaient vécus dans la crainte du lendemain, dans la crainte d'une catastrophe ultime, d'une déchirure qui ne se refermerait plus.

— Amor, qu'as-tu à faire aujourd'hui ? demandait ma mère.

— Je ne sais pas, je vais sans doute rendre visite à ton père, Baba Hassen.

— Tu vas passer ta journée à fainéanter, c'est bien ça ? Pendant que je dois ranger la maison, m'occuper des enfants. Pauvre homme, comme je te plains.

— Tu crois que je ne tiens pas à toi ?

Telle devait être la teneur de leurs propos au début de leur mariage.

À l'adolescence, la beauté de ma mère était resplendissante. Grande, élancée, la bouche charnue, aussi appétissante qu'un fruit bien mûr, elle n'avait pas conscience de ses charmes, ce qui la rendait d'autant plus belle. Certes, l'objectivité est moindre lorsqu'une fille décide de juger sa mère. Mais, quand il m'arrive de regarder mes photos de famille, je continue d'être frappée par la métamorphose d'Ouassila après ses noces. Je veux dire que ma mère avait alors perdu de son éclat. Ce n'était plus cette jeune femme au regard vif et clair, à la taille fine. Son visage s'était comme éteint, sombrant peu à peu dans une défaite sentimentale dont elle parvenait mal à redresser la courbe. Toutefois, derrière ce masque, l'on sentait qu'un rien eût suffi pour raviver la grâce d'antan. Jeune, elle tomba amoureuse de son cousin, Izdine El Azabi. Son amour pour ce garçon avait tous les grains et la violence d'une passion démesurée mais sincère, d'une passion comme on en connaît peu, qui imprègne l'esprit et le corps pour la vie. Sa chair tremblait quand elle le voyait s'approcher, une irradiation suave et brûlante parcourait ses veines, son cœur frissonnait, ses mains transpiraient jusqu'à lui faire redouter le vertige absolu, l'évanouissement... mais comme tout cela était bon. Les sentiments d'Izdine à l'égard d'Ouassila étaient-ils tout aussi puissants ? Souffrait-il également de ne pas la voir plus souvent ? Cela aurait dû être une belle histoire d'amour, un exemple de vie radieuse pour tous. Malheureusement, mes grands-parents s'opposèrent à leur

La mise en garde du réceptionniste se révéla justifiée. Vers une heure du matin, trois hommes défoncèrent la porte de sa chambre et s'écroulèrent sur le sol. Karim bondit par la fenêtre. Il courut dans la nuit comme un fou et trouva un taxi qui le conduisit à la ville la plus proche. Le lendemain, il entendit à la radio que le président Boudiaf venait d'être assassiné dans un attentat à... Annaba, alors qu'il prononçait un discours. Les rissalistes avaient donc infiltré la ville. Il avait fallu un miracle pour que mon frère en réchappe.

Quelques jours plus tard, il arriva à Tanger où durant six mois il travailla dans l'artisanat avec des Syriens, imitant, comme à son habitude, leur accent et leurs habitudes vestimentaires.

Lors d'un nouveau rêve, saint Sidi Labidi lui conseilla de s'installer à Agadir, au Maroc. Ce qu'il fit dès son réveil en prenant le premier train. Les mois qui suivirent furent misérables. Sans argent, sans travail, il errait dans les rues d'Agadir, ne survivant que grâce à l'aumône des passants. Au plus profond de ce nomadisme initiatique, son protecteur ne cessa toutefois d'enchanter ses rêves. De ses visions oniriques il conçut d'écrire sa confession qui plus tard prit la forme d'une vaste réflexion sur la question de Dieu... La région d'Agadir, pauvre, agricole, abrite essentiellement une population de Berbères au caractère peu amène. Un jour Karim rencontra l'un d'eux, un jeune homme appelé Mokhtar Okray. Très vite ils se lièrent d'amitié. Les traits fins, sveltes, les yeux clairs, l'esprit ouvert, Mokhtar devint plus qu'un ami, un confident, prêt à tous les sacrifices pour aider son nouveau camarade. Il proposa à mon frère de travailler avec lui dans le commerce des fruits et légumes. Leur complicité se renforçant davantage, ils décidèrent de monter une société dans le négoce de gros. Au début 1993, Karim me demanda de lui prêter de l'argent, ce que je fis

bien volontiers. L'affaire se mit en place, Mokhtar se chargeant des relations commerciales, tandis que Karim tenait la comptabilité et réglait les problèmes administratifs, un non-Berbère ne pouvant exercer une activité lucrative à Agadir. À cette période, mon frère vécut principalement dans l'arrière-pays, à Inezgane, Dchira, Pergola, de petits villages perdus près des montagnes. C'est là, au sortir de ses nuits traversées de rêves chaotiques, qu'il entreprit la rédaction de ses confessions dont j'achève ici, pour vous, de retranscrire les dernières lignes. Karim n'écrivait que lorsque son protecteur, saint Sidi Labidi, venait lui parler durant son sommeil. Quand cela se produisait, il ne pouvait résister à l'envie de coucher ses impressions sur le papier. C'était plus fort que lui. Il fallait que cela sorte de son âme, que cela apparaisse au grand jour. Alors il écrivait d'arrache-pied, vivant chichement, se nourrissant à peine, bercé par la beauté des paysages de montagne. Peu à peu se profilèrent dans son esprit les bases d'une œuvre qui dépassait le simple cadre de la confession. Bientôt il se lança dans l'élaboration d'un essai sur Dieu partant non pas des textes sacrés, mais de la théorie des nombres. Ainsi il mit au point un système mathématique expliquant l'existence divine. Cela doit paraître pour le moins fantaisiste, pourtant il s'agit de la stricte vérité. Quatre années passèrent durant lesquelles il se consacra à la fois à son travail d'écriture et à ses activités commerciales. En novembre 1996, alors âgé de trente ans, il prit même la décision de s'installer définitivement au Maroc. Pour cela, il lui fallait obtenir sa carte de résident. Il était temps de normaliser une situation dont la précarité n'était plus tenable. Il se rendit donc à Rabat au consulat tunisien afin de demander le renouvellement de son passeport.

— Avez-vous votre carte de résident ? interrogea le fonctionnaire tunisien.

— Bien sûr que non.

— Dans ce cas, je ne peux renouveler votre passeport.

— Mais c'est absurde ! Vous savez bien que je ne peux obtenir de carte de séjour sans mon passeport valide.

— Oui, mais la loi est ainsi faite.

— Soyez compréhensif, continua Karim.

— Écoutez, je peux peut-être faire quelque chose pour vous. Je vais en parler à mon supérieur. Repassez me voir d'ici quelques jours.

Karim quitta le consulat avec une indicible inquiétude. Subitement le souvenir de ses déboires dans l'islamisme terroriste resurgit : l'État tunisien chercherait-il de nouvelles accusations contre moi ? se demandait-il. Les traumatismes anciens étaient loin d'être effacés et leurs lames brûlantes continuaient de titiller ses nerfs. Alors il fut pris de panique. Sans comprendre vraiment sa réaction, il se présenta au poste de police d'Inezgane. Le commissaire le reçut tout sourire et plein de bienveillance.

— Votre situation n'est pas simple, dit-il. Mais rassurez-vous, je suis prêt à vous aider.

— Vraiment ?

— Vous travaillez au Maroc depuis plusieurs années maintenant. Vous avez un travail et ne gênez personne. On doit pouvoir obtenir une dérogation et vous donner une carte de résident dans un délai raisonnable. Dès demain, j'en parle à ma direction.

— Au consulat, on m'a dit la même chose.

— Vous voyez, le problème va être vite réglé. Allez, je vous invite à déjeuner. Vous acceptez ?

— Pourquoi pas.

Les deux hommes partagèrent le repas de midi. Aimable, plaisantant sur de nombreux sujets, le commissaire n'oublia pas d'interroger Karim sur son passé. Était-ce juste l'effet d'une déformation professionnelle ? Mon frère ne parla pas que de son expérience professionnelle avec son

ami berbère, Mokhtar, mais aussi, n'ayant rien à se reprocher, de son expérience dans l'intégrisme et le terrorisme.

Le 5 décembre 1996, Karim reçut un étrange appel du commissaire :

— La direction m'a donné ordre de vous traiter avec soin. N'avais-je pas raison d'être optimiste ?

— Sans doute.

Sans pouvoir se l'expliquer, Karim se sentit mal. Il y avait dans la voix du commissaire des intentions perverses. Il commença même à regretter d'être entré en contact avec la police locale. Pourtant, il avait absolument besoin de sa carte de résident. Le vendredi 20 décembre tout se précipita. Alors que Karim s'était réfugié à Pergola pour écrire son œuvre, il entendit des coups contre la porte de sa maison. Deux policiers firent irruption dans la pièce, se jetèrent sur lui et lui passèrent les menottes.

— Mais de quel droit faites-vous cela ! s'écria-t-il.

— Taisez-vous, sale traître !

Les deux policiers lui confisquèrent ses biens, ses manuscrits, et l'emmenèrent au commissariat de Rabat.

— Désolé jeune homme, lui dit alors le commissaire. Je ne peux plus rien pour vous.

Karim n'eut pas le temps de réagir. Les policiers lui bandèrent les yeux. On le fit monter dans une voiture. La violence avec laquelle il avait été arrêté lui faisait craindre le pire. Cette fois, je risque d'y passer pour de bon, pensa-t-il. Le véhicule roula durant environ trois quarts d'heure avant de s'arrêter. Les policiers le dirigèrent en le poussant dans le dos. Parfois Karim trébuchait, tombait. Aussitôt il recevait des coups de pied dans les reins :

— Allez avance, vermine !

Il se relevait, marchait à tâtons, de peur de perdre à nouveau l'équilibre. L'endroit était calme, on entendait le chant des oiseaux et le ruissellement de jets d'eau. Où se

trouvait-il ? Il lui sembla traverser d'interminables couloirs. Il monta un escalier. Une porte grinça.

— Entre là ! lui cria-t-on.

Il fit quelques pas dans ce qui semblait être une chambre. Les policiers le firent d'abord asseoir sur un lit avant de l'attacher à une chaise. Puis plus rien, seulement le silence, un silence pesant, qui sentait la charogne. Ficelé, les yeux bandés, il resta plus d'une demi-heure dans cette même position, le cœur battant, la chemise trempée de sueur, redoutant la matraque. Après cette effroyable attente, un homme s'approcha de lui. Cherchant à l'impressionner, et sans doute à lui faire peur, il se présenta comme étant... le ministre de l'Intérieur, Idris El Basri. Rien de moins ! Puis il le gifla.

— Qui es-tu ? Pour qui travailles-tu ? cria l'inconnu.

— Pour personne. Je suis un honnête travailleur qui désire s'établir dans votre pays.

— menteur ! cria encore l'inconnu en lui donnant un coup de poing dans le ventre et dans la figure.

Son haleine dégageait une forte odeur d'alcool. Mon Dieu ! Cet homme est complètement saoul, il a perdu la raison, il va me tuer ! pensa Karim.

— Alors, tu avoues ! Qu'on en finisse ! hurla le tortionnaire en lui tirant les cheveux à hauteur de la tempe.

Pouvait-il réellement s'agir, comme cet homme l'affirmait, du ministre de l'Intérieur ? Karim n'en savait rien. Le doute s'insinuait en lui.

— Je vous ai dit la vérité ! gémit Karim.

— Tu continues de mentir ! Pourri ! Nous avons vérifié tes déclarations : tu es un espion au service du gouvernement tunisien !

— Ce n'est pas ce que vous croyez. J'ai appartenu à un réseau terroriste iranien. Mais je me suis rendu compte que je m'étais trompé. Je l'ai quitté. Depuis j'essaie de refaire ma vie. Je ne dépends de personne et je tiens à rester libre.

— Et pourquoi alors as-tu fui la Tunisie ?

— Ma vie était en danger là-bas. Les terroristes iraniens veulent ma peau. Il fallait que je me cache quelque part pour repartir de zéro.

Son bourreau se mit à le rouer de coups de plus belle. Un autre homme qui s'était tu jusqu'alors le tortura également. Tout en le menaçant de le brûler avec son mégot de cigarette, ce dernier le frappait toujours du plat de la main afin de laisser moins de traces. Véritable professionnel de l'interrogatoire musclé, il associait avec une rigueur féroce la violence physique à la persécution psychologique. Karim souffrait le martyr. Les deux hommes sortirent de la pièce puis revinrent quelques minutes plus tard l'interroger à nouveau. Cela se répéta une vingtaine de fois dans la journée. Les yeux bandés, les mains et les pieds menottés, Karim passa la nuit à se tordre de douleur. Dehors, il n'y avait aucun bruit, sinon le clapotis d'une fontaine ou d'un arrosoir automatique. De toute évidence, mon frère était séquestré dans une imposante résidence.

Le lendemain, le tortionnaire continua de l'interroger, l'haleine toujours chargée d'alcool :

— Le *sidna* (le grand patron) ne croit pas à ton histoire ! dit-il. Tu es un espion envoyé par le gouvernement de Ben Ali pour traquer les islamistes tunisiens, réfugiés politiques chez nous. Le Maroc ne peut accepter des athées de ton espèce. Ben Ali est à mettre dans le même panier. Nous savons qu'il ne respecte pas le jeûne du ramadan. D'ailleurs tous les responsables politiques de ton pays sont des chiens ! Des vendus, des mécréants ! Vas-tu enfin avouer la vérité ?

— C'est faux ! Si j'étais l'espion que vous dites, pourquoi alors aurais-je pris le risque de contacter la police marocaine ?

— Pour mieux nous infiltrer ! Tu me prends pour un idiot ou quoi ? Les écrits que nous avons trouvés à Pergola

sont sans équivoque : tu veux falsifier la religion. Tu es un ennemi de l'islam au même titre que Ben Ali et sa clique ! Si tu étais un islamiste tunisien, on t'aurait donné tes papiers de résident.

— Je vous dis que je ne suis pas un espion ! Et Dieu merci, je ne suis plus un islamiste.

— Je te fais une proposition honnête : tu acceptes de travailler pour le Maroc et je te donne tes papiers immédiatement.

— Hors de question ! Je suis un homme libre ! Je vous le répète, je ne travaille pour personne ! Je préfère mourir.

— Avant de mourir, tu vas connaître l'enfer ! Crois-moi !

Injurié, torturé, Karim tomba dans un début de coma au bout du troisième jour d'interrogatoire. Lorsqu'il revint à lui, la lumière du jour l'aveugla. On lui avait retiré son bandeau. Peu à peu, il découvrit les murs de sa prison. En fait une prison bien différente de celle qu'il avait connue jusque-là. Il se trouvait dans une chambre luxueuse. De la fenêtre ouverte montaient des parfums de fleurs. Karim sentit également l'odeur de la mer. Devant lui un homme se tenait debout. Il portait un masque comme ces marionnettes qui ont fait le succès des émissions satyriques de la télévision française. À côté, un individu au visage lunaire, habillé d'un costume traditionnel, était assis dans un fauteuil. Karim se releva péniblement, s'appuyant sur le bord de son lit. Son corps souffrait de partout. En face, sur une table recouverte d'une nappe brodée, il y avait un plateau de nourriture. Que s'était-il passé ? Pourquoi ce changement de traitement ? Karim distingua un troisième individu, habillé en costume de ville dans le fond de la chambre.

— Avez-vous repris des forces ? demanda l'homme masqué.

— Je ne parlerai pas tant que vous n'aurez pas tous décliné votre identité.

La voix de l'homme caché était la même que celle de son bourreau des jours précédents. Mais qui étaient les deux autres étranges personnages ? Mystère. Le religieux se redressa lentement, puis s'avança près du lit. De ses yeux jaillissait un éclat puissant :

— Je suis spécialiste des questions occultes, jeune homme.

— Que croyez-vous que je suis ? demanda Karim. Et le monsieur au fond, lui, qui est-il ?

— C'est un psychiatre, répondit l'homme masqué.

— Vous me prenez pour un fou ? fit Karim.

— Êtes-vous l'auteur des manuscrits que nous avons trouvés dans votre maison de Pergola ? demanda le religieux.

— Oui.

— De quelle source proviennent ces écrits ?

— Uniquement de moi.

— Je ne vous crois pas. Ces écrits sont beaucoup trop savants pour un homme de votre âge.

— Si je vous dévoile réellement leur source, vous n'allez pas me croire.

— Au Maroc, nous prenons très au sérieux les phénomènes surnaturels, répondit le religieux. Parlez franchement.

— Je reçois ces textes de mes rêves.

À ces mots le religieux écarquilla les yeux.

— Avez-vous des questions à lui poser ? dit l'homme masqué en s'adressant au psychiatre qui n'avait pas bougé du fond de la chambre.

— Non, aucune, répondit-il.

Changement de tactique. Après cet échange, mon frère fut mieux traité. On lui donna ce qu'il désirait tout en le séquestrant dans sa chambre. De la fenêtre, il voyait un

immense jardin s'étendant à perte de vue. Seul un homme richissime pouvait entretenir une telle propriété. Les quatre jours suivants, l'homme masqué poursuivit son interrogatoire. Cette fois, le récit de Karim sur son passé terroriste en Iran fut pris très au sérieux :

— Connaissez-vous ces hommes ? lui demanda-t-on en tendant plusieurs clichés.

— Oui, quelques-uns. Celui-là, c'est Saïd El Mousaab, le responsable rissaliste de Madrid ; celui-ci, El Saïd Atif, le frère de Sheikh Djamel, patron du Maroc.

À première vue, les photos semblaient avoir été prises peu de temps auparavant, hormis celle de Saïd Djamel.

Une dizaine de jours plus tard, bandeau noir sur les yeux, mon frère fut conduit au commissariat central de Rabat. Enfermé dans une cellule, dormant à même le sol, il replongea dans la misère de l'incarcération pendant deux semaines. Les sans-papiers qui partageaient sa cellule subissaient d'ailleurs le même sort. Pour les autorités marocaines, Karim devait être traité comme un clandestin afin de ne pas éveiller les soupçons.

Sans le moindre signe de vie de mon frère, je m'angoissais. Le jeudi 2 janvier 1997, j'appelai le commissariat central de Rabat.

— Allô ? Le commissaire, je vous prie.

— Qui dois-je annoncer ?

— Samia Labidi.

— Ah ! Vous appelez au sujet de votre frère, je suppose ?

— Oui.

— Il vient d'être transféré à l'ambassade tunisienne. Votre frère étant en situation irrégulière, c'est elle qui doit se charger de son rapatriement vers la Tunisie.

— J'espère que vous dites vrai.

Mais le secrétaire du consulat ainsi que le consul lui-même refroidirent mes ardeurs :

— On vous a raconté n'importe quoi, chère madame. Un clandestin reste sous la tutelle des autorités marocaines jusqu'à ce qu'il reçoive un laissez-passer avant d'être expulsé hors des frontières. Je vais me renseigner pour savoir où se trouve votre frère. Rappelez-moi.

— Je vous remercie.

Les nerfs en compote, folle de rage, le lundi 8 janvier 1997 j'appelai à nouveau le commissariat central :

— Le commissaire, je vous prie. De la part de Samia Labidi.

— Oui, je vous le passe.

Vais-je enfin connaître la vérité ?

— Samia Labidi ?

— Oui.

— Rassurez-vous, chère madame, votre frère a été escorté à Agadir afin qu'il puisse récupérer tous ses biens personnels. Ensuite il embarquera à Casablanca pour Tunis.

— Bon, nous verrons bien.

Là encore, la police marocaine avait menti. Mon frère arriva bien à Tunis, dans la nuit du 9 au 10 janvier, mais sans rien ! Fort heureusement, quelques mois plus tôt, Karim m'avait envoyé les originaux de ses manuscrits. L'essentiel était sauvé. Restait encore une étape à franchir avant de retrouver la pleine liberté : de l'aéroport, mon frère fut conduit au ministère de l'Intérieur pour un « contrôle de routine ». Le lendemain, il arriva enfin à l'Ariana. La vie pouvait reprendre ses droits.

Cet épisode prouve combien il est difficile de sortir du terrorisme, car depuis son sursaut Karim vécut en fait une longue traversée du désert dont l'issue demeure encore incertaine... Ses démêlés avec les autorités marocaines montrent au grand jour que la menace islamiste touche aussi le Maroc et que les autorités alaouites surveillent de

près les intégristes du pays, mais aussi les conflits qui opposent les gouvernements du Maghreb.

Malheureux dans sa vie de couple, dès août 1994 Karim avait demandé le divorce religieux pour entamer ensuite une séparation légale. Auparavant, le 16 décembre 1992 précisément, son épouse mit au monde un garçon appelé Mehdi. Mais que sont devenus Ouassila, Amor et les autres ? Après tant d'années de disputes, de séparations et de fausses retrouvailles, mes parents finirent par se remarier, chacun conservant néanmoins son indépendance : Amor vit à Tunis, Ouassila à Bagnolet.

Réfugié politique depuis 1987, Salah Karker a été assigné à résidence en 1993, d'abord à l'île d'Ouessant, à Brest, et aujourd'hui à Saint-Étienne. Quand il lira ce livre, il est probable qu'il cherchera à me nuire ainsi qu'à mon frère. Je suppose qu'il continue de sévir dans l'islamisme. Aussi ne soyez pas étonnés si vous l'entendez crier au scandale lorsque ce récit sera paru.

Samira, bien qu'encore prisonnière de l'esclavage idéologique exercé par son époux, Salah Karker, semble timidement prendre conscience de certaines réalités. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle connaisse enfin les joies d'une vie libre.

Khammari, le mari de Saida, a connu un triste destin. Quand les autorités tunisiennes eurent connaissance de ses activités islamistes, il fut licencié de l'armée alors qu'il venait juste d'être nommé commandant. Condamné une première fois, libéré, il écopa ensuite de sept ans de prison. Selon les autorités, il avait été surpris avec son uniforme entraînant des troupes islamistes. À l'heure où j'écris, mon beau-frère purge la fin de sa peine. Lorsqu'il sortira de prison dans les prochains mois, il retrouvera enfin sa femme.

À ce moment-là, il sera vraisemblablement surpris de découvrir ses enfants éduqués de façon classique, loin des principes islamistes. Comment réagiront-ils devant un père qu'ils n'auront jamais connu ? Khammari prétend qu'il a été la victime de Karker. Je veux bien le croire. C'est vrai que sa vie a été brisée, et qu'il ne faut plus prononcer devant lui le nom du mari de Samira.

Ghorbel, l'époux de Sihem, eut également un sort tragique. Interpellé, battu, puis emprisonné, il est aujourd'hui parvenu à convaincre les autorités de son rejet de l'intégrisme religieux, et surtout du fait qu'il avait été manipulé. Il vit à Tunis sous l'œil vigilant de la police. Sa librairie constituait le centre nerveux de la diffusion des journaux de propagande. Salah Karker, dans son plan stratégique, prévoyait de lui confier les rênes de la presse et de la télévision dès que le coup d'État contre Bourguiba aurait réussi.

Je sais que certains ne me croiront pas. Qu'au terme de ce livre où, pour la première fois, l'organisation de ce réseau terroriste est décortiquée, où pour la première fois sont montrées, précisées et dénoncées ses exactions, beaucoup feront la moue croyant à un délire de roman d'espionnage ou à une fable mystique aberrante. Je sais que tout cela semble impossible à croire. Je sais que la raison ne peut comprendre ni l'irrationnel ni la déraison des autres.

Et pourtant, tout cela est vrai.

Et pourtant, mon frère Karim a vécu, vu et même lu tout ce qui est rapporté dans ce livre.

Et pourtant la gangrène terroriste gagne du terrain et pourrit le monde chaque jour davantage.

Mais comment convaincre plus encore les sceptiques professionnels ? Sachez que mon frère et moi nous exposons aux pires représailles avec la publication de ce récit. À

visage découvert, au péril de nos vies, par défi, nous dénonçons la criminalité proférée au nom de l'islam.

Mais pourquoi suis-je aussi véhémement ?

Tout simplement parce que le terrorisme rissaliste est un mal pour l'instant incurable. Comme je l'ai déjà dit, nous sommes confrontés à des psychopathes extrêmement ordonnés, méticuleux, patients, qui ne connaissent ni le doute ni la pitié. Ils ont tissé à travers le globe une toile d'araignée gigantesque dont le système offensif ne craint pas la poudre du fusil parce qu'elle se fonde sur un prétexte : la croyance ! Aussi la contagion rissaliste pourrait-elle bien un jour atteindre la très grande masse des croyants.

C'est pourquoi mon frère et moi nous ne souhaitons pas nous arrêter à ce simple témoignage. Le danger est beaucoup trop grand, la honte de voir l'islam défigurés intolérable. Depuis plusieurs mois déjà, nous travaillons à la création d'une association internationale pacifiste, appelée Association des intellectuels maghrébins et européens (AIME). Son objectif de base est d'unir, de mobiliser la femme maghrébine contre la montée de l'intégrisme et du terrorisme. Car nous pensons que, pour anéantir le mal rissaliste, il faut lui opposer un mouvement d'une ampleur au moins équivalente. Notre action se tournera en second lieu vers la communauté musulmane, car c'est là que les rissalistes font le plus de ravages. Face aux musulmans bellicieux et intégristes, nous voulons dresser des musulmans ouverts, généreux, pacifistes, des musulmans qui incarnent les textes sacrés de l'islam.

Cette association aura deux pôles, l'un au Maghreb, l'autre en Europe. Elle regroupera, sans discrimination de races aucune, les musulmans, les juifs, les chrétiens, les bouddhistes, les athées, les gens de gauche comme de

droite, pourvu que tous aient une seule idée en tête : lutter contre le terrorisme et construire la paix mondiale.

Nous comptons sur vous, sur votre volonté de voir naître un jour une humanité retrouvée. Lutte contre l'intégrisme et le terrorisme à nos côtés ou ailleurs, dans votre quartier, peu importe, mais luttiez ! Par amour pour nos enfants. D'ores et déjà, nous invitons tous les gouvernements à soutenir notre action sans équivoque ni courbettes diplomatiques. Chefs d'État, nous faisons appel à votre courage, à votre sens des responsabilités : la paix est une formidable opportunité politique !

J'aime la religion, je la défends autant que je respecte la croyance des autres. Cultiver nos différences est le meilleur moyen de parvenir à la paix ! Pensons à ce que disait l'imam Ali : « L'homme parfait est celui qui réunit tous les esprits de l'humanité dans son esprit. »

Notes

1. Le protectorat débuta en 1881 et prit fin en 1956.

2. L'ère musulmane débuta le 16 juillet 622. Devant le danger que représentait la prophétie de Mohamed, les Mecquois décidèrent de l'assassiner. Celui-ci parvint à s'échapper. Cette date correspond à l'an I de l'ère musulmane ou hégire, de l'arabe *hijra* : « émigration ».

3. Ali : 600-661. Fatima : 606-632.

4. Hassan : 624-669. Houssein : 626-680.

5. 750-1258.

6. Le sultan ayyûbide, 1171-1193.

7. Le Coran : il s'agit de la parole de Dieu transmise à son prophète Mohamed qui avait l'obligation de la « réciter ». Très vite, cette parole de Dieu est devenue livre. C'est ce livre que l'on appelle Coran. En l'an 632, après la mort du Prophète, ses disciples pensent à rassembler les fragments épars de la révélation et à les classer en chapitres (sourates). Mais il faudra attendre le régime de Uthmân, le troisième successeur du Prophète (644-656), pour que soit réalisée la version définitive que nous connaissons. Le Coran est composé de 114 chapitres ou sourates : les sourates sont fragmentées en versets ; en tout 6 243 versets. On distingue les sourates révélées à Médine, les sourates médinoises, et celles révélées à La Mecque, les sourates mecquoises.

8. Le pacte d'Akaba, en 622.

9. En arabe, *Madinat al-Nabî*, la ville du Prophète.

10. La *Sunna* : c'est le comportement du Prophète, relaté par ses compagnons. Après la mort du prophète Mohamed, chacun se souvient et raconte, ce qui donna des témoignages directs et d'autres issus de tierces personnes. Tous les courts récits de la vie du Prophète reçurent le nom de hadith (traditions). L'ensemble des traditions forme la *Sunna*. On compte six recueils de hadith, le plus célèbre étant celui de

Bukhari. En fait, il s'agit d'une façon de se comporter dans toutes les circonstances de la vie, aussi bien privée que sociale ou religieuse.

11. Du mot arabe *Imam* qui signifie celui qui est devant, qui montre la voie. C'est le guide spirituel et infallible des croyants. L'imam est le dépositaire et l'interprète de la Loi.

12. Labidi vient de « Abid », le nom originel que portait le saint homme, le « l » actuel correspondant à l'article et le « i » à l'appartenance.

13. 789-809.

14. Chaque année un mouton est sacrifié, comme le veut la tradition. La peau de la bête est conservée pour être utilisée comme natte ou couverture.

15. Brasero servant à chauffer le thé.

16. Au nom de Dieu. Le sacrifice du mouton commémore la vie d'Abraham et de son fils Ismaël, lorsqu'il reçut la parole de Dieu.

17. Le voile blanc traditionnel.

18. La journée d'un croyant se divise en cinq prières : *Al Sobh*, la levée du soleil ; *Al Dhor*, le soleil de midi ; *Al Asr*, le soleil déclinant ; *Al Maghreb*, le coucher du soleil ; *Al Ishé*, la nuit tombante.

19. Mouvement de la tendance islamique créé par Rachid Ghanouchi en 1975, aujourd'hui réfugié politique à Londres.

20. Ahmed était un pseudonyme. Tout membre entrant dans le réseau El Rissali devait emprunter un faux nom.

21. Au X^e siècle de l'ère arabe, un cheikh, portant le nom de « Vieux de la Montagne » ou « prince des Assassins » nourrissait ses troupes armées d'aliments à base de haschisch. Sous l'emprise de la drogue, celles-ci exécutaient ainsi tous les ordres meurtriers de leur chef avec un dévouement illimité. D'où l'origine du mot « assassin ».

22. Le 25 décembre 1988. Un Boeing 747 de la Compagnie américaine Pan Am s'écrase sur le village écossais de Lockerbie alors qu'il reliait Londres à New York. Onze habitants de Lockerbie périrent dans cette catastrophe, tout comme les 259 passagers de l'avion. L'avion avait été détruit en vol par l'explosion d'une bombe placée dans la soute à bagages avant. Deux mouvements terroristes proche- et moyen-orientaux revendiquent l'attentat. Une piste mène en Iran (certaines organisations iraniennes veulent venger l'attaque d'un avion de ligne iranien par l'armée américaine en 1988, au-dessus du golfe Persique). Une autre piste mène aux organisations palestiniennes hostiles à la réconciliation préconisée par Arafat. Une dernière piste mène à la Libye.

23. Il y eut deux attentats antiaméricains meurtriers au Liban en 1983 :

Le 18 avril 1983, plus de 70 personnes trouvent la mort et une centaine d'autres sont blessées dans un attentat contre l'ambassade américaine à Beyrouth, au Liban. Le chauffeur d'une camionnette dans laquelle se trouvent cent kilos d'explosifs meurt lui aussi au moment de l'explosion, qui se produit juste à l'entrée du bâtiment pourtant hautement surveillé, à treize heures, alors que les locaux regorgent de gardes, de diplomates, d'employés et de visiteurs. La responsabilité de cet attentat est difficile à déterminer. Revendiqué par trois organisations extrémistes, la piste la plus sérieuse semble être une organisation qui se dit pro-khomeiniste.

Le 23 octobre 1983, une nouvelle vague de violence secoue le Liban, mais, cette fois, ce sont les membres de la force de paix internationale qui en sont les victimes. Les auteurs des attentats (vraisemblablement des partisans des mouvements chiïtes pro-iraniens) se lancent à bord de camions chargés d'explosifs vers les cantonnements américains et français. Les conséquences sont catastrophiques : les bâtiments s'effondrent, 241 Américains et 58 Français sont tués.

24. Aujourd'hui réfugié politique à Londres.

25. Aujourd'hui assigné à résidence en Allemagne.



Les cinq piliers de l'Islam

1. La profession de foi (shahada) : qui est une déclaration d'adhésion à l'Islam. « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohamed est son messager ».

Annexes

2. La prière (salat) : une obligation pour tout musulman en état de conscience, elle doit être faite à cinq moments de la journée (à l'aube, midi, après-midi, coucher du soleil, et à l'aube du lendemain).

3. Le jeûne (sawm) : est obligatoire pour tout musulman adulte pendant le mois de Ramadan. De l'aube jusqu'au coucher du soleil, il est interdit de manger, de boire, d'avoir des relations sexuelles.

4. Le pèlerinage (hajj) : est obligatoire pour tout musulman capable, en état de santé, au moment de l'accomplissement de ce devoir. La Mecca de 7 et 12 septembre 2010 est la date de l'année hijrienne.

5. L'aumône (zakat) : est une obligation pour tout musulman capable, en état de santé, au moment de l'accomplissement de ce devoir. Elle est levée sur les richesses pour être redistribuées aux pauvres.

Les cinq piliers de l'islam

1. La profession de foi (*shahada*) : qui est aussi l'acte de conversion : « il n'y a de Dieu que Dieu et Mohamed est son messager ».

2. La prière (*salat*) : précédée des ablutions rituelles de purification, elle doit être dite à cinq moments de la journée (aube, midi, après-midi, coucher de soleil, soir).

3. Le jeûne (*sawm*) : est obligatoire pour tout musulman pubère pendant le mois du ramadan. De l'aube au coucher du soleil, il est interdit au croyant de manger, de boire, d'avoir des relations sexuelles.

4. Le pèlerinage (*hadj*) : le musulman qui en a la force et les moyens doit, au moins une fois dans sa vie, se rendre à La Mecque du 7 au 13 du mois Dhû al hijja, le dernier de l'année hégirienne.

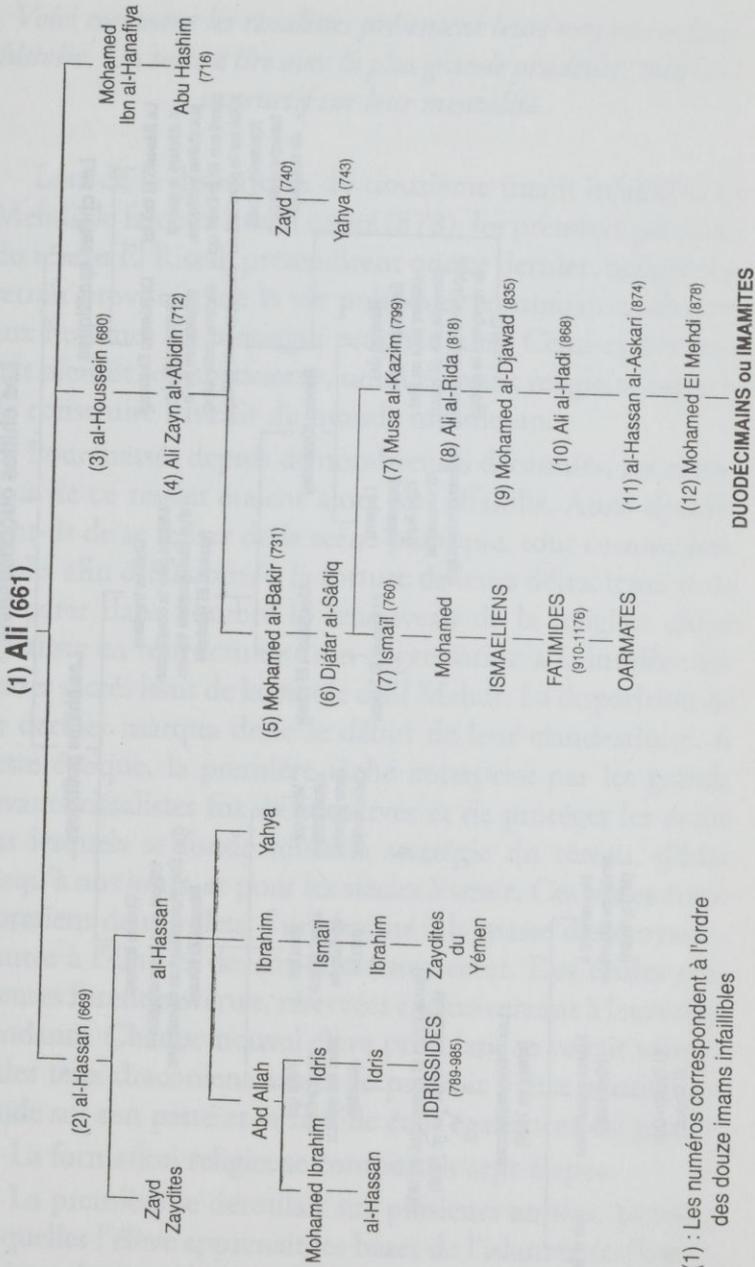
5. L'aumône (*zakât* ou *sadaka*) : c'est un impôt religieux prélevé sur les riches pour être réparti entre les pauvres.

Les chiïtes dans le monde (en millions)

Iran	40
Inde	20
Pakistan	18
Iraq	8
Afghanistan	7,6
Yémen du Nord	4,7
Turquie	4,5
U.R.S.S.	2
Liban	1,05
Syrie	1
Koweït	0,4
Arabie saoudite	0,3
Bahreïn	0,23
Qatar	0,03
Divers	2,59
<hr/>	
Total	110

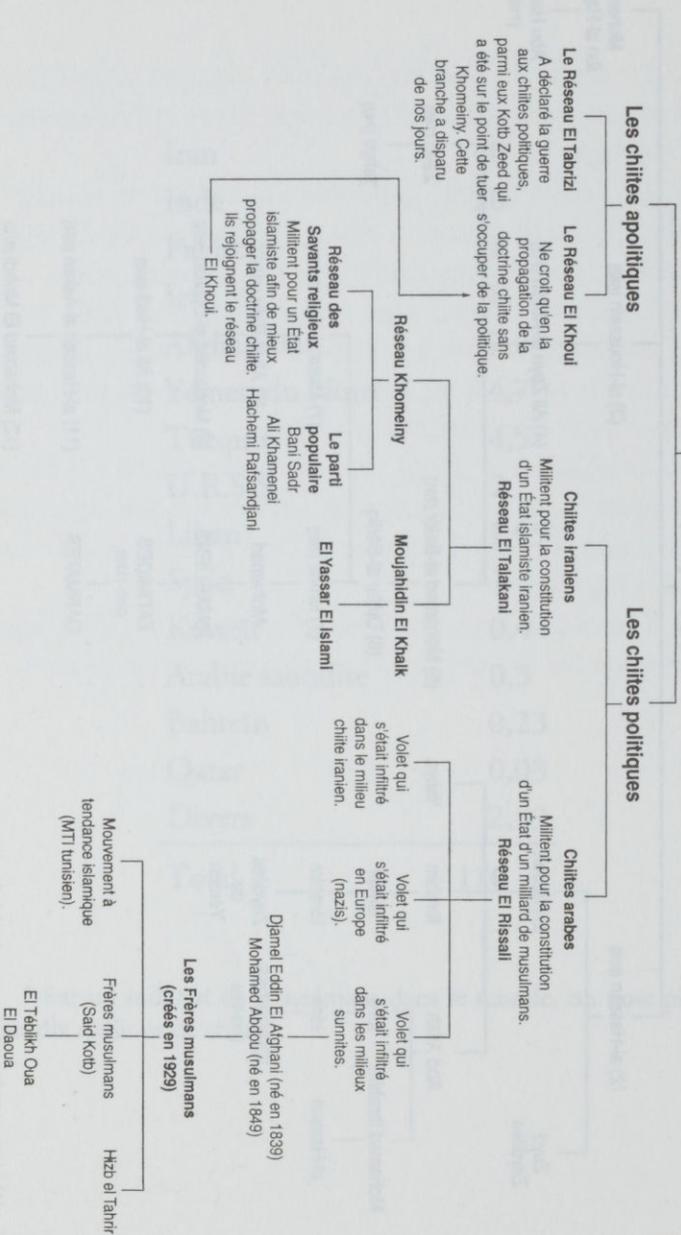
* Sur un milliard de musulmans dans le monde, on note plus de cent dix millions de chiïtes.

La famille Alide



(1) : Les numéros correspondent à l'ordre des douze imams infallibles

Les principaux réseaux islamistes dans le monde



La traversée des siècles

Voici comment les rissalites présentent leurs origines et leur histoire. Un texte à lire avec la plus grande prudence, mais très instructif sur leur mentalité.

Lors de la disparition du douzième imam infaillible El Mehdi, le fameux imam caché (878), les premiers partisans du réseau El Rissali prétendirent que ce dernier, malgré son retrait provisoire de la vie publique, continuait à adresser aux hommes ses messages prophétiques. Celui-ci désignerait bientôt son successeur, unique savant religieux capable de construire l'avenir du monde musulman.

Pourchassés depuis de nombreuses décennies, les membres de ce réseau étaient alors très affaiblis. Aussi décidèrent-ils de se retirer de la scène politique, tout comme leur idole, afin d'échapper à la torture de leurs détracteurs et de préparer dans l'ombre le renouveau de la religion chiite rissaliste en restructurant son organisation à la lumière des textes sacrés issus de la parole d'El Mehdi. La disparition de ce dernier marqua donc le début de leur clandestinité. À cette époque, la première tâche entreprise par les grands savants rissalites fut de conserver et de protéger les écrits sur lesquels se fonde toute la stratégie du réseau, d'hier jusqu'à nos jours, et pour les siècles à venir. Ces textes comportaient deux volets, l'un destiné à la masse des croyants, l'autre à l'élite et devant être tenu secret. Des écoles religieuses furent ouvertes, réservées exclusivement à leurs descendants. Chaque nouvel élève postulant se voyait soumis à des tests draconiens avant de pouvoir y être admis, une étude sur son passé et sa famille était également diligentée.

La formation religieuse comportait sept étapes.

La première se déroulait sur plusieurs années, pendant lesquelles l'élève apprenait les bases de l'islam et le *Fiqh* (la jurisprudence qui rassemble l'exégèse des savants chiïtes),

sous l'autorité d'un « assidu » (*moujtéhid*, celui qui interprète les textes).

La deuxième le hissait au rang de savant religieux, mais il devait rester sous la tutelle de son maître, lequel avait pour mission de lui enseigner les subtilités de la jurisprudence.

Durant la troisième étape, il acquérait le degré de *Houjatou El Islam*. À partir de ce moment-là, il lui était possible de se détacher partiellement de son maître. L'élève rédigeait alors sa propre jurisprudence. À la suite de quoi, il atteignait le niveau de « prudence » (*ihhtiate*).

Lors de la quatrième étape, il défendait sa thèse *Rissala El Amalia* (pratiques jurisprudentielles) devant les plus grands savants chiïtes, lesquels lui accordaient son titre d'« assidu », l'autorisant à exprimer son opinion personnelle et à devenir totalement indépendant à l'égard de son maître.

La cinquième l'élevait au rang d'*Ayatoullah*, lui donnant le droit de diriger sa propre école religieuse, puis d'envoyer ses disciples à travers le monde pour propager sa jurisprudence. Ses élèves lui devaient l'aumône (*el zakat*).

La sixième correspondait au rang de *Ayatoullah El Ouadhama* (signe du Dieu grandiose), le plus haut degré de connaissance. Peu de religieux pouvaient y prétendre.

Enfin la septième, appelée *Ouléyatou El Féqih*, couronnait le savant religieux suprême. Ce degré reste toutefois sinon contesté, pour le moins théorique. En pratique, aucun religieux n'a encore osé le revendiquer, hormis l'imam Khomeiny lors de sa révolution contre le shah d'Iran ! Selon certains, seul l'imam El Mehdi détient ce pouvoir.

Les membres du réseau se replièrent dans leurs écoles élitistes, consolidant ainsi leur organisation. C'est ainsi que la pensée chiïte rissaliste put traverser les âges.

Djamel Eddin El Afghani, né en 1839, de son vrai nom Djamel Eddin Assad Abadi, fut l'un des premiers à partici-

per à l'infiltration du corps sunnite. Son apparition sur la scène politico-religieuse, vers 1860, déclencha l'entrée du réseau dans le domaine politique pour le conduire ensuite au terrorisme.

Cet Afghan, converti à la doctrine chiite, reçut une formation religieuse en Iran avant d'entrer dans les rangs du réseau. Après ses études, il se rendit en Afghanistan où il s'introduisit chez les sunnites afin de percer leur logique et leur mode de fonctionnement. Ensuite il gagna l'Égypte pour entrer dans la célèbre école religieuse El Azhar. Sa première action pour le réseau consista à propager de façon indirecte au sein de cet établissement les idées politiques du chiisme. Cela avait valeur de test préparatoire à la mise au point d'une *science de l'infiltration* devant servir de modèle aux futurs agents du réseau. Grand précurseur de la guerre secrète, dès 1867, El Afghani projeta d'installer en Égypte un mouvement islamiste puis de le pousser à prendre le pouvoir. De là il unifierait le monde arabe après l'avoir préalablement divisé, chassant par là même les colons occidentaux de la terre d'Islam.

El Afghani initia Mohamed Abdou (1849-1905), père fondateur du réformisme musulman El Nahdha (la renaissance), qui fut l'un des premiers sunnites politiques à enseigner à l'illustre école religieuse El Azhar. C'est là que les deux hommes firent connaissance. Derrière les actions d'El Afghani se cachait un puissant espion exerçant dans tout le monde arabo-islamique au service du réseau. Il entretenait d'excellentes relations avec les colons européens, spécialement avec les Britanniques à qui il livra toutes sortes d'informations sur les partis d'opposition, communistes, nationalistes ou chiites n'appartenant pas au réseau.

Dans les années vingt, après la chute de l'Empire ottoman et le partage du monde arabo-islamique entre Britanniques et Français, les dirigeants rissalistes prirent toute la mesure de la puissance occidentale. Ils décidèrent de réagir

énergiquement en formant un appareil ultra secret ayant pour mission, d'une part de mener des actions terroristes contre les intérêts occidentaux, et d'autre part de créer des mouvements islamistes au sein de la communauté sunnite. Cette prise de conscience entraîna un durcissement de leur mouvement et la remise en cause de son action politique. Face au gigantesque corps sunnite et à la domination du monde occidental, la stratégie de l'attaque frontale se révélait en effet inopérante. L'infiltration, la manipulation, la déstabilisation – bref tout ce qui relève de la guerre secrète –, devinrent leurs armes privilégiées. Dans le même temps, les dirigeants s'isolèrent davantage dans leur tour d'ivoire occulte, instaurant un système de communication à la fois horizontale et verticale ultra verrouillé. Ils développèrent également la méthode *El Tekia*, technique de l'agent double.

Lors de l'indépendance de l'Égypte en 1936, le mouvement des Frères musulmans, créé en 1929 auparavant par Hassan al-Banna, a précipité le départ des Britanniques. En réalité, cette confrérie religieuse avait pu voir le jour grâce à l'influence d'El Afghani. Mais le manque d'expérience de ses dirigeants en matière politique leur interdit l'accès au pouvoir. Cet échec les obligea à se réorganiser. Ils mirent au point un système économique et social spécifique, différent du capitalisme et du socialisme. Parallèlement, ils prêchaient un retour intégral à la tradition islamique pure et dure. Pendant ce temps, l'œil noir du réseau les surveillait de près. Peu à peu les Frères musulmans sombrèrent dans le fanatisme et l'intégrisme sunnite, mettant en péril les plans rissalistes. Ces derniers parvinrent toutefois à reprendre le contrôle du mouvement par l'intermédiaire d'El Said Kotb, sympathisant du réseau et grand leader des Frères musulmans. Les rissalistes consentirent même une aide financière importante. Plus les idées politico-religieuses des Frères musulmans se propageaient dans le monde islamique, plus la présence du réseau

se fortifiait sur ces mêmes terres. Lorsque les autorités égyptiennes condamnèrent à mort El Said Kotb, le réseau continua néanmoins de préserver son hégémonie sur les Frères musulmans jusqu'à ce que ceux-ci soient réprimés par Nasser dans les années cinquante. Cette défaite relative poussa les rissalistes à intensifier l'infiltration du corps sunnite en Égypte. Reprenant de nouvelles positions stratégiques, ils manœuvrèrent pour y développer des mouvements islamistes conservant leur religion locale mais placés sous le contrôle direct ou indirect de ses agents. De cette façon ils renforcèrent leurs positions dans les principales villes égyptiennes, à partir desquelles ils purent ensuite implanter des branches annexes dans les pays voisins.

Après la première offensive rissaliste menée par El Afghani au Moyen-Orient, la suivante fut lancée vers l'Occident. L'analyse des dirigeants du réseau, que ni Karim ni moi ne partageons, je tiens encore à le préciser, est la suivante : le monde occidental est l'objet d'une opération de minage par les « juifs sionistes qui président de nombreuses institutions financières, civiles, mais également militaires ». Profitant de la naïveté des chrétiens et de leur méconnaissance du danger que représente la puissance islamique, les sionistes organisent de leur côté une guerre secrète destinée à anéantir les musulmans.

Les rissalistes envoyèrent partout en Europe des espions chargés de dresser des rapports détaillés sur les activités sionistes. Travail minutieux et de longue haleine, mais les investigations interminables ne sont pas pour effrayer le réseau, qui raisonne à très long terme, édifiant des plans d'action sur des centaines d'années à la lumière des prédictions d'El Mehdi... Selon les rissalistes, le temps joue en leur faveur.

La structure du réseau El Rissali

